au-delà de larges déploiements narratifs, les lieux et les appartenances des personnages. Dans ses romans, l'aura de son *soi* (un *soi* extérieur et autarchique, plein de certitudes d'esprit, de principes, d'étalage des valeurs) multiplié dans la pléthore des personnages (surtout, féminins), est l'élément qui arrive à unifier la dizaine des romans signés Marthe Bibesco : il n'y pas de territoire géographiquement stable ou de période historique de choix, mais en revanche on se trouve toujours devant un personnage féminin central qui articule (et qui dispose de) la narration entière.

Puisque l'attention de l'exégèse, tant qu'elle existe, semble confisquée à son tour par l'amplitude de ce *soi* narratif (voir, parmi d'autres, Manolescu 2003: 80-86), on choisira tout au long de cet article de préciser les coordonnées de ce qui reste encore peu connu, c'est-à-dire de cette territorialité fluide qui sous-tend, à mon avis, la plupart des représentations spatiales dans les romans de Marthe Bibesco. La carte de ces romans se trace sans beaucoup de souci pour les frontières des Etats ; ce qui organise et configure l'espace n'est plus du tout la surface, conçue pour ainsi dire d'une manière cartésienne, sous l'image de *l'étendue* comme attribut de toute chose. La carte de ces romans ne joue pas sur l'espace unidimensionnel, n'envisage pas le territoire en tant qu'étendue. Elle tire son fluidité d'une sorte d'empilement de sens que Jean-Luc Piveteau, professeur de géographie de Fribourg, appelle *sur-centralité* – une centralité qui est d'ordre essentiellement affectif, religieux, mental (Piveteau 2010: 152). Ce terme de sur-centralité, redevable aux théories du géographe allemand Walter Christaller (*Les lieux centrales de l'Allemagne du Sud*, 1933) est utilisé dans les recherches du professeur Piveteau à propos de la territorialité des Hébreux. Un phénomène de sur-centralité suppose un surinvestissement à retombées multiples : « Pour les Hébreux, Dieux est dans le lieu, il n'est pas au-dessus, à sa verticale, il est en lui. On ne peut pas faire plus 'sur-central'. Il y a beaucoup d'autres lieux, dans un ordre d'idée purement laïque, hors de toute référence religieuse, qui ont une forte centralité, une centralité culturelle, politique etc. » (Piveteau 2010: 152-153). C'est la quête de cette autre centralité qui, paradoxalement à première vue, mais tout à fait justifiable si on le regarde de près, imprimerait la fluidité spatiale dans les romans de Marthe Bibesco – et j'y observerai essentiellement les romans des années 20 et du début des années 30 : *Isvor – le pays des saules* (1923), *Le perroquet vert* (1924), *Catherine-Paris* (1927) et *Egalité* (1935). Tout cela, au cadre d'une réflexion qui prend comme outils du questionnement des termes arrivés dans le domaine des études littéraires du domaine de la géographie et de la géographie symbolique. Ces outils, pour le cadre de cette présentation, seront lieu, territoire et appartenance.

Lieu d'ancrage : est-on voué à une ville ?

Si pour Michel de Certeau (1980: 173, cité dans Debarbieux 1995: 108) l'espace est associé au mouvement et s'oppose au lieu, vu en tant qu'une

BDD-A22808 © 2015 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 01:57:03 UTC)

configuration instantanée de positions, pour Jean-Luc Piveteau la relation temps/ espace suppose l'insertion d'une dimension supplémentaire, subjective – celle de la mémoire et du temps affectif : « pour que le temps, qui charpente – qui sous-tend – l'être individuel ou collectif, s'exprime, il faut qu'il s'incarne dans l'espace : il devient lieu, haut lieu, paysage, territoire. Et pour que l'espace se substantifie, prenne sens, il faut qu'il s'inscrive dans le temps : de là, le rôle de toutes les formes de mobilité (car elles sont actes diachroniques autant que spatiaux), et le jeu essentiel, parce que récurent, de la mémoire » (Piveteau 1995: 114-115). Dans l'articulation espace/temps, le lieu est le point de conjonction et, qui plus est, a une fonction d'ancrage. Dans un entretien de 2010, le professeur fribourgeois parle même d'une communauté spatiale d'ancrage : « Ce qui frappe c'est de voir comment pour les gens (quand ils se croisent dans le train, dans la vie quotidienne, n'importe où) le fait de trouver un lieu qu'ils ont en commun, qu'ils ont habité (tel quartier, telle ville), crée en eux immédiatement un ancrage commun – davantage même : une communauté spatiale d'ancrage » (Piveteau 2010: 153). Le lieu reçoit ainsi une connotation de permanence, de stabilisation, de durée, de continuité, assurant la transmission dans le temps. Insécable, selon J.-L. Piveteau, le lieu a l'attribut de faire territoire, ce dernier étant vu comme une collectivité signifiante des lieux.

Chercher ce lieu insécable dans les romans de Marthe Bibesco c'est chercher, en fait, les coordonnées de cette communauté spatiale d'ancrage. Et c'est ici que le premier découpage interrogatif de mon titre (qui renvoie à la prose de l'auteure est-allemande Christa Wolf) va s'expliquer. A mon avis, s'il s'agit d'un vrai *lieu* dans la prose de la princesse Bibesco, d'un lieu qui, comme dans la définition de Piveteau, soit du temps qui charpente l'individu et qui se trouve incarné en espace, alors on devrait le chercher du côté de la simultanéité *temps social et historique*, d'une part, *espace*, d'une autre. C'est une seule image efficace de cette simultanéité que j'ai trouvé jusqu'à maintenant dans ces romans, c'est l'image symboliquement efficace de la ville de Paris. Le roman de 1927, *Catherine-Paris*, est le roman de la géo-histoire amoureuse d'une ville, où le plan de Paris ne se développe que rarement sur une verticale et une horizontale. La ville est temporellement chargée, elle est chronologiquement et historiquement (donc culturellement) définie. Le destin de la petite Catherine est incontournablement lié à la ville dont elle porte le nom : elle est « vouée à la ville » et son individualité est charpentée par l'espace avant de l'être par le temps : « Selon la marche ordinaire du cœur, Catherine oublia la feinte quant la réalité surgit. Elle n'eut plus besoin de jouer le voyage, elle voyagea. […] Cette chevauchée à travers l'Europe la renvoyait à son point de départ qui était Paris. Elle savait, depuis toujours, qu'elle irait là. Fille non seulement prédestinée, mais préméditée, Catherine était vouée à la vie dont elle portait le nom, comme d'autres enfants sont voués à la Vierge. Quand, le 15 février 1893, elle franchit avec sa mère les marches de la Gare de l'Est, ce fut, en quelque sorte pour une présentation au Temple » (Princesse Bibesco, 1927: 20-21).

BDD-A22808 © 2015 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 01:57:03 UTC)

Le personnage de Catherine vit dans une ville qui a l'étrange attribut de lui gommer ses vraies origines (valaques) et de lui en fournir des nouvelles : une nouvelle généalogie (à Paris, sa grand-mère refuse de vivre selon les règles de l'étiquette aristocratique) et même une nouvelle ethnogenèse : « [M. Beau, son précepteur] lui donna l'Histoire de France Préparatoire, qu'elle devait apprendre mot à mot, comme une prière. Elle dit : 'Nos ancêtres, les Gaulois…'. Elle se trompait sur ses origines, et M. Beau se garda bien de la détromper » (Princesse Bibesco, 1927: 41).

En fin de compte, dans le roman de 1927 la ville de Paris n'est plus une ville cartographiée, c'est toute une temporalité qui surgit et qui modifie le linéaire d'une destinée. Par l'intermédiaire de l'espace (les longues visites des sites historiques et des lieux de mémoire), Catherine s'approprie l'histoire d'un peuple qui n'est pas le sien, mais qui lui devient beaucoup plus familier que celui de son pays lointain ; l'expérience individuelle (directe et livresque) la rend plus consciente du poids symbolique de la place où elle habite. C'est un mouvement doublement actif qui rappelle ce que Bernard Debarbieux, professeur de géographie culturelle à Genève, appelle *lieux de condensation sociale et territoriale*, lieux « tout à fait spécifiques, construits et identifiés par une société qui se donne à voir à travers eux, qui les utilise pour se parler d'elle-même, se raconter son histoire et ancrer ses valeurs ; des lieux dont l'efficacité symbolique ne s'épuise pas dans la seule mise en image. Car ces lieux sont aussi les cadres d'expériences individuelles et collectives qui ravivent leur référence au groupement social et au territoire de ce dernier. Ce sont des formes d'expression du système de valeurs que se donne une société par le biais de son territoire : ce sont aussi les cadres d'expériences individuelles qui procurent au sujet le sentiment d'agir sur la forme et de participer activement à sa symbolisation » (Debarbieux 1995: 100-101). L'exemple que B. Debarbieux (1995: 100) choisit pour démontrer le double investissement de ce type de lieu de condensation (image ET milieu) est repris du livre très connu de Mona Ozouf (*L'école, l'église et la République*, 1982) : le Panthéon, à Paris, à l'occasion du transfert des cendres d'un « grand homme » de la nation. Une simultanéité de deux signifiants (territorial – le centre du territoire français ; social – la mise en scène quasi religieuse du rassemblement national) agit dans cet exemple pour signaler la situation d'appartenance : la signification symbolique du lieu est imposée collectivement ; par sa simple présence dans ce lieu, l'individu se soumet à la décision du groupe d'investir une certaine croyance dans ce lieu particulier.

Quand on se trouve devant l'échec de cette condition de félicité – l'individu n'arrive pas à reconnaître comme viable et 'juste' la croyance établie par un certain groupe à-propos d'un certain lieu – le degré de condensation sociale et territoriale reste nul. Dans plusieurs romans de Marthe Bibesco, cet échec surgit au moment où l'on enregistre une situation d'inégalité sociale : Catherine reste

BDD-A22808 © 2015 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 01:57:03 UTC)

une étrangère à Zamosc, le domaine de son époux, puisque le palais polonais n'est qu'un 'Versailles de pacotille' et la famille a perdu son rang royal. Inversement, mais dans la même logique, le maire prolétaire du roman *Egalité* rate la solennité d'un lieu de commémoration (les fosses communes des ennemis de la Révolution dans le jardin de Picpus) parce que la liste mélange des noms aristocratiques et de petites gens : « Pour un Créqui de Montmorency combien de Cucu et de Curton, ancien domestique, 18 ans ; de Druoin, marchand fripier ; de Doyen, bûcheron, de Jean Genot, maçon ? Pour un chanoine, pour un prêtre réfractaire, pour une duchesse, pour un ex-comte : dix charretiers, dix ouvrières brodeuses, dix professeurs de mathématiques et jusqu'à un ermite, tisserand de son métier. Un esprit d'une causticité redoutable semblait avoir présidé à ce choix, dressé cette liste » (Princesse Bibesco, 1935: 157-158)

Se faire un lieu à soi – Appartenance et territoire

Il y a au moins un roman dans l'œuvre de Marthe Bibesco qui assure le passage très visible du lieu vers territoire – son roman d'exil *Isvor, le pays des saules*, où on voit très clairement (même si souvent en négatif) les trois traits dont Jean-Luc Piveteau annonçait comme obligatoires pour parler de territoire : « un espace commutatif/disjonctif – un sol qui rassemble et crée un être social ; un espace de commensalité et de symbiose – on mange à la même table et on échange plus entre soi qu'avec les autres ; un espace d'appartenances et un espace d'appropriation – on appartient […] à différents ensembles de même structure politique, économique ou culturelle » (Piveteau 1995: 114). Le roman (paru en deux volumes chez Plon en 1923 et traduit très tard en roumain, sans écho notable) agit sur la même note du surinvestissement spatial: le personnage central, Marie, une aristocrate née en Valachie mais éduquée en Occident, revient sur son domaine sauvage et, après une courte période d'incompréhension 'civilisationnelle', prit la décision de rester au pays, unie pour toujours à ses terres. C'est assez intéressant de suivre dans les deux volumes le trajet au bout duquel Marie abandonne ses projets de retour à la 'civilisation' : elle enregistre toutes les particularités des autochtones sous un angle temporel (ce qui la sépare, elle, de 'ses' paysans est un énorme clivage des siècles, les gens du pays ont une tout autre perception du temps), et au début elle faillit de vraiment participer à l'être social de son peuple puisqu'elle n'arrive pas à dépasser ce clivage temporel : « Je vis avec un peuple qui ne partage qu'en apparence avec moi l'air du temps que nous respirons. Il y a entre eux et nous l'abîme insondable, celui qui fait que nous ne pouvons passer de l'autre côté, et qu'eux non plus ne peuvent venir où nous sommes. Il y a cet obstacle infranchissable : le temps. Eux sont antérieurs à nous, de milliers d'années. Nous sommes venus après eux, et nous ne pouvons les enseigner

BDD-A22808 © 2015 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 01:57:03 UTC)

parce que nous n'avons rien appris de ce qu'ils savent. Depuis que je commence à mesurer le gouffre qui me sépare d'eux, je trouve comique l'idée d'un rapprochement de classes, que j'avais d'abord eue. Le nivellement n'est pas un remède. L'égalité ne servirait à rien. Ils ne sont pas au-dessous de nous, mais ailleurs, et loin, au fond des âges… De l'archéologie, de l'archaïsme et des anachronismes, c'est tout ce que nous pouvons faire… » (Marthe Bibesco, 1923, I: 142). Pour Marie, la commensalité et la symbiose sont rendues impossibles par ce gouffre temporel – la durée et le vécu sont différemment envisagés par les paysans, ce qui semble bloquer la naissance d'une communauté : « Ils ont la passion des raccourcis. […] Les monuments aux morts ne sont pas faits pour durer, dans ce pays où rien ne dure, si ce n'est le temps. (Marthe Bibesco, 1923, I: 37) ; « L'arrivée de l'hiver, annuelle pourtant, semble prendre chaque fois ce peuple au dépourvu. Les chutes de neige et le froid sont des malheurs auxquels il ne s'attendait pas » (Marthe Bibesco, 1923, II: 142) ; « Personne ici n'a jamais conçu quelque chose de grand, un plan, une œuvre qui dût être poursuivie par plus d'une génération » (Marthe Bibesco, 1923, I : 89).

Le moment où Marie se rend compte du véritable savoir temporel est le moment où elle s'en approprie et arrive à voir pour la première fois son domaine en tant que territoire, et non plus comme un lieu : « *Ce peuple possède la notion réelle du temps*. Il ne fera donc point de ces efforts démesurés qui projetteraient ses gestes dans un avenir où il ne sera plus. […] la médiocrité de ses constructions est en harmonie parfaite avec la brièveté de la vie humaine » (Marthe Bibesco, 1923, I: 117, c'est moi qui souligne). Cette acceptation individuelle et raisonnée du savoir collectif – qui va dans le même sens que l'acceptation de la croyance investie collectivement dans un lieu de mémoire, mais sur une échelle culturellement plus large – fait le point pour la décision finale de Marie. Elle restera sur son domaine, mais dans une position qui exclue les habituels rapports de propriété foncière : « Je traverse une crise d'orgueil géologique. Je me sens attachée à ce sol, un des plus vieux d'Europe » (Marthe Bibesco, 1923, II: 212). *Se sentir attaché* c'est, dans ce cas, proche de *se situer* – l'attachement devient un mouvement réflexif et raisonnée, simultanément locatif et temporel. En dépassant les différences sociales, l'appartenance va plus loin que le simple égalitarisme national – 'on est tous du même peuple' ne suffit plus – et s'articule autrement, dans une durée plus longue par rapport au vécu instantané que l'on voit dans le lieu symboliquement investi. Pour arriver à se sentir attachée à ses terres, Marie doit se placer au-delà de la stricte dimensionnalité (spatiale et historique propre) ; son parcours retrace le parcours même de la compréhension réflexive, du point du cri à l'illogique jusqu'à l'acceptation des articulations raisonnées.

Cependant, *Isvor – le pays des saules* est, de ce que l'on sait, le seul roman qui offre à voir un tel sens de l'appartenance, ce qui est tout à fait explicable si on pense à ses conditions d'apparition : le roman de 1923 est un

BDD-A22808 © 2015 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 01:57:03 UTC)

roman d'exil, écrit en Suisse, pendant la Grande Guerre, d'une auteure presque expulsée de Roumanie par l'occupant allemand. De loin, et sans savoir si le retour est jamais possible, le poids du besoin d'appartenance change visiblement. L'aristocrate, trans-nationale et cosmopolite par excellence, retrouve le sens – et la justification – de *se sentir* chez soi dans une place qu'elle doit transformer de lieu en territoire, par le biais de la compréhension et de l'appropriation raisonnée. Pour Marthe Bibesco, la territorialité se construit, donc, à travers un processus de réflexion et sans bornes locales trop visibles : à la fluidité territoriale liée à son statut social vient s'ajouter l'image symboliquement surinvestie de la simultanéité espace/temps qui rend une place digne d'être appelée lieu.

BIBLIOGRAPHIE

de Certeau, M., 1980, *L'invention du quotidien: arts de faire*, Paris, Éditions 10/18.
Debarbieux, B., 1995, „Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique", in *Espace géographique*, tome 24, nr. 2, pp. 97-112.
Manolescu, F., 2003, *Enciclopedia exilului literar românesc, 1945-1989. Scriitori, reviste, instituții, organizații*, București, Editura Compania.
Piveteau, J.-L., 1995, „Le territoire est-il un lieu de mémoire?", in *Espace géographique*, tome 24, nr. 2, pp. 113-123.
Piveteau, J.-L., 2010, „Lieu et territoire : une consanguinité dialectique ?" (entretien avec Aline Brochot et Martin de la Soudière), in *Communications*, vol. 87, nr. 2 – *Autour du lieu*, pp. 149-159.

Corpus

Marthe Bibesco, 1923, *Isvor, le pays des saules,* vol. I et II, Paris, Éditions Plon.
Princesse Bibesco, 1927, *Catherine-Paris*, Paris, Éditions Bernard Grasset, coll. Les Cahiers Rouges.
Princesse Bibesco, 1935, *Égalité,* Paris, Éditions Bernand Grasset.

BDD-A22808 © 2015 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 01:57:03 UTC)